



**HAL**  
open science

## Traduire, un engagement politique ? Introduction

Florence Xiangyun ☒ 香筠 Zhang, Nicolas Froeliger

### ► To cite this version:

Florence Xiangyun ☒ 香筠 Zhang, Nicolas Froeliger. Traduire, un engagement politique ? Introduction. Traduire, un engagement politique ?, Peter Lang, 2021, Travaux interdisciplinaires et plurilingues, <10.3726/b17770>. <hal-03228377>

HAL Id: hal-03228377

<https://hal.science/hal-03228377v1>

Submitted on 9 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# TRADUIRE, UN ENGAGEMENT POLITIQUE ? INTRODUCTION

Florence Xiangyun Zhang et Nicolas Froeliger

Henri Meschonnic l'a écrit avec la force qui le caractérise :

La traduction depuis toujours tient une place majeure comme moyen de contact entre les cultures. La communication y consiste à faire passer un énoncé d'une langue dans une autre. C'est la notion encore la plus répandue. Elle peut suffire pour certains objectifs. Elle n'est plus la seule. Pour des raisons qui tiennent à la transformation en cours des rapports interculturels. Transformations liées aux diverses décolonisations et à la planétarisation de ces rapports, et à la transformation des conceptions du langage [...]<sup>1</sup>.

C'est le premier élément de contexte dans lequel s'inscrit le présent volume : l'évolution du monde modifie le rôle de la traduction et la manière dont celle-ci peut et doit être pensée. Que l'on souscrive ou non à l'instauration d'un rapport dialectique entre les deux formes principales de traduction suggérée par cet auteur... Trois autres aspects contribuent à circonscrire le champ d'étude de cet ouvrage.

Tout d'abord, ce que Meschonnic écrivait en 1999 s'est considérablement amplifié depuis lors : mondialisation, migrations, remise en cause des modèles de pensée associés à l'Occident... Ce sont autant d'éléments de réflexion pour la traductologie. Il n'est donc pas surprenant, ces dernières années, de voir se multiplier les manifestations scientifiques explorant ce pan proprement politique de la traduction<sup>2</sup>. Ce n'est pas un effet de mode : ce sont des tentatives de se saisir des enjeux actuels.

Ensuite, c'est conscients de cette actualité et de notre rôle lui-même politique d'enseignants-chercheurs que nous nous sommes à notre tour, sous l'égide en particulier du Centre d'études de la traduction<sup>3</sup> de l'Université Paris Diderot (maintenant Université de Paris), nous sommes saisis de cette question, d'abord via une journée d'études<sup>4</sup>, en 2016, puis par un colloque international, les 30 novembre et 1<sup>er</sup> décembre 2018<sup>5</sup>, sous le titre que porte également le présent recueil : *Traduire : un engagement politique ?*, manifestations auxquelles il faut ajouter une journée d'études plus spécifiquement centrée sur la sphère de l'Asie orientale en mars 2019<sup>6</sup>. Ce sont ces trois derniers événements qui sont venus nourrir l'ouvrage que vous tenez entre vos mains.

Dernier élément contextuel, la montée en puissance de la traduction considérée en tant que profession et rouage économique. Ce qui passe par l'émergence de formations

---

<sup>1</sup> Henri Meschonnic, *Poétique du traduire* (Lagrasse : Verdier), 1999, 13.

<sup>2</sup> Cela a été le cas, par exemple, des colloques comme *Traducteurs et interprètes face aux défis sociaux et politiques : la neutralité en question*, organisé à l'ESIT, Paris, 2017 ; ou d'un quasi-homonyme du présent ouvrage : *La traduction comme acte politique* (Université de Pérouse, 2019) ; ou encore du colloque itinérant entre la France et le Canada *Traductologie et géopolitique* organisé entre 2014 et 2016.

<sup>3</sup> <http://cet.univ-paris-diderot.fr/>

<sup>4</sup> Voir <http://cet.univ-paris-diderot.fr/content/journee-detudes-traduire-un-engagement-politique>

<sup>5</sup> Voir <http://cet.univ-paris-diderot.fr/content/colloque-international-traduire-un-engagement-politique>

<sup>6</sup> Voir <http://cet.univ-paris-diderot.fr/recherche#node224>

professionnelles solides. Et ces phénomènes ne sont ni contradictoires ni dialectiques : ils doivent être pensés ensemble, comme des signes que la place de la traduction – et donc des métiers qui sont associés à cette profession – dans la société tout entière est en train de changer. Pour le meilleur. C'est ici à Christian Balliu que l'on pense : « Une école de traduction et d'interprétation, c'est un projet politique, au sens programmatique du terme. C'est une vision engagée de ce que doit être un traducteur ou un interprète »<sup>7</sup>.

Tout cela concourt à la formation d'une atmosphère traductologique et traductionnelle. Concourt, pourrait-on dire, à l'actualité de la question. Et le point d'interrogation dans notre titre en est une des manifestations. Cette question, nous la maintenons volontairement toujours ouverte. Que faut-il entendre par engagement politique dans et par la traduction ?

Puisque « l'homme est un animal politique par nature » (Aristote)<sup>8</sup>, traduire en tant qu'acte conscient, est nécessairement politique. Cet acte implique un positionnement et des choix, orientés ou même déterminés par les dimensions multiples d'un contexte socio-historique, politique et subjectif. On s'interroge alors sur la part d'engagement : le traducteur<sup>9</sup>, est-il contraint, tenté, que ce soit inconsciemment ou consciemment, d'instiller une part d'idéologie lors de la réalisation de sa tâche ? Comment s'entremêlent engagement, idéologie et traduction ? Éthique, déontologie, morale ? Devoir, responsabilité, conviction ?

Dans l'engagement, il y a d'abord le sentiment d'implication, d'inscription dans la situation, d'ancrage dans une histoire<sup>10</sup>. L'implication dans une communauté, c'est être et se sentir responsable non seulement de ses propres actes, mais aussi des actes de la communauté. Le plus souvent, le traducteur appartient à la communauté qui lit sa traduction : il connaît les habitudes et les aspirations de celle-ci, il en est imprégné. L'implication dans une langue, c'est en assumer l'héritage et le partage avec d'autres. En même temps, l'implication dans un texte, qui vient d'une autre langue, d'un autre espace-temps, c'est être lié étroitement à la « survie » ou la « survivance »<sup>11</sup> (*Überleben*, selon Benjamin) de celui-ci. Quel que soit le contexte, l'acte de traduire attache le traducteur à l'intérieur de quelque chose qui existe : le rapport entre les langues, le rapport entre les hommes, et le rapport entre l'homme et son histoire. Et dans le même temps, cet acte le projette vers un *à venir*. Il va enrichir l'expérience humaine : décidément, la traduction n'est jamais un acte neutre.

Car l'engagement est aussi une décision : décision d'intervenir, de se lier, de se modifier, donc de se mettre en jeu. Par cette décision, le traducteur se détache et se lance dans un

---

<sup>7</sup> Balliu, Christian, « La traduction s'enseigne-t-elle ? », *Équivalences*, vol. 38, n° 1 : 7-13, 2011, 11.

<sup>8</sup> Aristote, *Politique*, I, 2, 1253a 2-3.

<sup>9</sup> Dans ce texte, nous ne pratiquons pas l'écriture inclusive par souci d'économie – sans ignorer la dimension elle-même politique d'un tel choix.

<sup>10</sup> L'article « Problématiques de l'engagement » rédigé par Jean Ladrière est éclairant pour développer notre démonstration. Voir Jean Ladrière, Jacques Lecarme, Christiane Moatti, « ENGAGEMENT », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 12 juin 2020. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedia/engagement/>.

<sup>11</sup> Walter Benjamin, « La tâche du traducteur », *Œuvres I* (Paris : Gallimard, 2000 : 249). Dans cette traduction de Gandillac, on trouve « survie » pour rendre le terme allemand. La traduction par le terme derridien de « survivance » vient d'une remarque de Samuel Weber, qui commente brillamment ce concept de Benjamin dans *Benjamin's -abilities* (Cambridge : Harvard University Press, 2008), 65-68.

projet d'avenir. « Ose te servir de ta raison » (Kant)<sup>12</sup>. Si le traducteur peut ainsi se servir de son savoir et de sa compétence pour se dévouer à une cause, encore faut-il l'oser. Choisir de traduire certains textes et certains auteurs à certains moments, de retraduire des œuvres déjà célèbres ; choisir de traduire à la lettre, de réécrire, d'adapter, ou d'imposer un paratexte ; choisir d'établir des normes langagières, ou d'inventer une langue de traduction..., autant de prises de position qui projettent le traducteur sur le devant de la scène, pour ébranler l'ordre établi, interroger les rapports existants et même tenter de les transgresser. Souvent au péril de leur confort ; parfois au péril de leur vie.

Mais ce projet d'avenir, cette audace de s'engager ne sont pas envisagés si le traducteur n'est pas suffisamment impliqué dans un présent dont il maîtrise les outils. Bourdieu parle ainsi de la connaissance et de la reconnaissance de la *langue légitime*. Selon lui, « l'intention politique ne se constitue que dans la relation à un état déterminé du jeu politique et, plus précisément, de l'univers des techniques d'action et d'expression qu'il offre à un moment donné du temps »<sup>13</sup>. En réalité, l'intention politique n'est pas toujours consciente chez le traducteur. André Markowicz, un des traducteurs français les plus célèbres et médiatisés, ne se considère pas comme « traducteur engagé » en disant, « je ne suis pas traducteur engagé, mais traduis en tant qu'être humain<sup>14</sup> ». Il a peut-être en tête l'image des « écrivains engagés » tels que Zola ou Sartre, et néglige le caractère performatif du langage même. Cette théorie du « performatif » est évoquée par Gisèle Sapiro qui, en observant des procès littéraires du passé, cherche à comprendre comment un texte se voit attribuer un pouvoir – c'est-à-dire « le statut d'un acte »<sup>15</sup>. Mais du point de vue de Sapiro, « ce caractère performatif n'est pas inhérent au discours, mais conventionnel : il dépend d'un certain nombre de conditions sociales ». Ce qui confirme l'approche sociologique de la critique du performatif formulée par Bourdieu : le pouvoir du discours dépend surtout de l'autorité du locuteur<sup>16</sup>. Lorsqu'on traduit un auteur engagé de renom, la traduction peut naturellement avoir un retentissement politique. Cependant, pour Barbara Cassin, insistant sur cette dimension performative du langage, la traduction est, par nature, « une performance » qui met en scène « une *chancelante équivocité* du monde »<sup>17</sup>. En effet, la traduction, dès lors qu'elle suscite des doutes, brise des illusions et bouleverse des certitudes, accomplit un acte d'engagement.

Josée Kamoun, au sujet de sa nouvelle traduction de *1984* parue en 2018, reconnaît d'abord qu'en démocratie le fait de traduire l'œuvre d'Orwell « ne pose pas de problème politique ». Cependant cette retraduction l'a fait « entrer dans le débat » et même « guetter par la polémique »<sup>18</sup>. Pour Bérengère Viennot, la médiatisation et la critique qu'a reçues la retraduction de *1984* s'expliquent par le fait que celle-ci « nous sort de notre zone de confort

---

<sup>12</sup> Kant, « Qu'est-ce que les Lumières », 1784.

<sup>13</sup> Pierre Bourdieu, « La représentation politique », *Langage et pouvoir symbolique*, Paris : Seuil (2001), 213.

<sup>14</sup> Tirée d'une communication prononcée par A. Markowicz lors de la journée d'étude 2016 et non reprise ici (comme celle de Josée Kamoun citée plus loin).

<sup>15</sup> Il s'agit de la théorie du philosophe John Austin sur le rapport entre la parole et l'action. Gisèle Sapiro, *La responsabilité de l'écrivain : littérature, droit et morale en France, XIX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle* (Paris : Seuil, 2011), 36.

<sup>16</sup> Voir la critique de la théorie du performatif dans Pierre Bourdieu et John B. Thompson, *Langage et pouvoir symbolique* (Paris : Seuil, 2001), 161-165.

<sup>17</sup> Cassin Barbara, *Quand dire, c'est vraiment faire : Homère, Gorgias et le peuple arc-en-ciel* (Paris : Fayard, 2018), 18-19. Dans cet ouvrage, cette auteure évoque également la critique réductrice de Bourdieu à l'égard d'Austin. Pour Cassin, le performatif, dans certaines conditions, est nécessaire et suffisant pour faire autorité (76-78).

<sup>18</sup> Tiré de la communication orale de Josée Kamoun lors du colloque de 2018. Sa traduction du *1984* d'Orwell est parue en 2018 chez Gallimard, et sortie en Poche en 2020.

littéraire et historique, nous oblige à admettre que nous détestons le changement pour ce qu'il est, et nous met face à la relation sentimentale que nous entretenons avec les livres que nous aimons »<sup>19</sup>. Kamoun relate pourtant que certain choix linguistique et littéraire qu'elle a fait « devient un choix proprement politique » par la lecture qui en est faite, et même « démagogie condamnable ou dépoussiérage opportun » selon certaines critiques, et que face à cette situation, une position combative s'imposait<sup>20</sup>. Pour elle, l'engagement politique ne relève pas d'un projet antérieur à la traduction elle-même, mais plutôt d'une décision pour assumer et défendre l'acte de traduction.

Cela dit, le traducteur n'est pas seul dans cette entreprise et cet agent doit être entendu dans un sens plus large : non seulement celui qui traduit au sens propre, mais aussi celui qui participe à la réalisation de la traduction – commanditaire, éditeur, superviseur, et même association. La traduction s'inscrit dans un biotope complexe, et la place qu'elle occupe ou aspire à occuper, à travers ses nombreuses déclinaisons, dans la société, dépend de multiples négociations, au résultat toujours précaire. Ainsi chaque engagement est-il le produit d'un *hic et nunc* et reflète des réalités très différentes : du parcours du traducteur à la finalité des traductions, en passant par les circonstances contingentes et les conditions matérielles et morales au moment de la réalisation de la traduction.

Les contributions réunies dans le présent volume offrent ainsi une vue exaltante de maintes formes d'engagement politique. Partis des cas concrets, les auteurs étudient la question selon des perspectives variées et assurément interdisciplinaires. Les langues de rédaction sont le français et l'anglais, mais dans les corpus, le chinois, le persan, le roumain, le taiwanais et le wolof sont convoqués. Même si le chinois occupe une place imposante, avec pas moins de six articles, l'espace-temps de chaque cas est particulier. Il n'y a pas lieu non plus de séparer les contributions traitant la traduction d'œuvres littéraires de celles qui se préoccupent d'autres sphères traductionnelles. Nous avons fait le choix de classer les textes selon un ordre qui allie le chronologique et le thématique, pour laisser le présent à la fin avec les espoirs que nous souhaitons y porter.

Au commencement, Zhang Gong nous emmène au cœur de l'Affaire Scherzer en 1875, dans laquelle des accusations émanant de la diplomatie chinoise ont visé un traducteur auprès de l'ambassade de France à Pékin, en prenant appui sur une erreur de traduction. L'étude historique que constitue l'article « Une simple erreur de traduction – L'erreur de l'interprète Scherzer (1875) et ses conséquences dans les relations franco-chinoises » historicise cette erreur, non pas pour la minimiser, mais pour montrer les failles et problèmes dans l'organisation de l'activité de traduction officielle dans la France du début de la III<sup>e</sup> République. Ici l'implication politique de la traduction est entière et nous sommes bien face à une performance redoutable de la traduction : au cœur de la communication institutionnelle, l'erreur déforme le message original, mais conforte le point de vue de la partie dont dépend la traduction ; elle fait de la traduction un jeu politique. Mettre en cause l'erreur de Scherzer, c'est alors faire pression sur la diplomatie française. Si l'auteur, à l'issue de sa démonstration bien documentée, conclut que cette erreur n'a pas eu d'incidence sur les conflits franco-chinois, en l'occurrence autour du protectorat sur le Vietnam, l'autorité d'une parole traduite fait prendre conscience du rôle important du traducteur – et de la nécessité, déjà, d'une véritable professionnalisation.

---

<sup>19</sup> Voir l'article de Bérengère Viennot sur Slate.fr, « La retraduction de '1984' est une idée fabuleuse », 30 mai 2020, <http://www.slate.fr/story/191001/traductrices-1984-orwell-metier-traduction-josee-kamoun-amelie-audiberti>, consulté le 12 juin 2020.

<sup>20</sup> Communication orale de J. Kamoun, *op. cit.*

Si Scherzer est devenu « fauteur de trouble » malgré lui, pour avoir commis une erreur du passé composé dans sa traduction d'un courrier officiel, d'autres traducteurs choisissant de traduire une œuvre majeure des Lumières, entendent bel et bien intervenir dans le cours de l'histoire au début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans « Yang Tingdong et Li Ping-ou, traducteurs engagés du *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau en Chine », Céline Wang met en lumière les « altérations » que Yang Tingdong fait subir au texte de Rousseau dans sa traduction de 1902, à une période de crise et de transition qui est celle de la fin de la Chine impériale. En réalité, l'œuvre du philosophe lui sert de base pour exprimer ses idées réformistes en faveur d'un régime de monarchie constitutionnelle. L'article fait ensuite un saut d'un siècle afin de nous montrer un autre traducteur, Li Ping-ou, face aux courants néolibéraux<sup>21</sup> et anti-occidentalistes des années 1990 et 2000 qui critiquent avec beaucoup de confusion le penseur des Lumières, se donne le devoir de retraduire toute l'œuvre de Rousseau pour permettre une meilleure compréhension de la pensée de celui-ci. L'engagement de Li, selon l'auteure, est davantage lié à son attachement à l'œuvre : livrer une traduction de *Contrat social* au plus près du texte et accessible au lecteur, c'est assurer une meilleure survie/survivance (Benjamin, là encore...) de l'œuvre.

Mais lorsque vient la guerre, à quelle partie le traducteur s'attache-t-il ? Dans son article rédigé en anglais « Translators in Wartime: a Political Commitment » qui donne un aperçu de l'ouvrage *Traduire, collaborer, résister. Portraits de traducteurs et de traductrices sous l'Occupation allemande* (2019), Christine Lombez décrit les profils de traducteurs français sous l'Occupation, collaborateurs ou résistants, et brosse en particulier le portrait d'un Rainer Biemel, traducteur de poésie allemande en français. L'article met en évidence une implication politique quelque peu forcée des traducteurs en raison de leur lien avec la langue allemande. En temps de guerre, la phrase de Bourdieu citée plus haut, « l'intention politique ne se constitue que dans la relation à un état déterminé du jeu politique et, plus précisément, de l'univers des techniques d'action et d'expression qu'il offre à un moment donné du temps », peut être lue à l'envers : à force de connaître « les techniques d'action et d'expression » de l'ennemi, le traducteur devait finir par avoir une intention politique pour ou contre celui-ci.

C'est ainsi que pendant la Guerre froide, les traducteurs continuent de se faire embarquer par les belligérants. Tel est le cas de Eileen Chang, l'écrivaine bilingue ayant fui la Chine communiste. Pour gagner sa vie, elle a traduit des auteurs américains, et écrit en s'auto-traduisant des œuvres pour le compte du service des renseignements américain. Si elle a accepté de céder à la pression politique pour ses activités d'écrivain, c'est aussi pour tenir un autre engagement, celui de l'écrivain, ce que nous démontre Tan-Ying Chou dans son article « Une bouteille à la mer nommée 'littérature' : Eileen Chang, écrivaine-traductrice dans le contexte de la Guerre froide ». En effet, la jolie métaphore de « bouteille à la mer » traduit non seulement un refus de choisir un bord, mais surtout une vision de liberté. Dans cette contribution, on découvre également la vision de la traduction de l'écrivaine : la

---

<sup>21</sup> Daniel Lindenberg fait remarquer que le débat en cours en Occident sur les Lumières a lieu en Chine aussi, et que d'anciens passionnés des Lumières se tournent vers un conservatisme/néolibéralisme. Voir Daniel Lindenberg, *Le procès des Lumières : essai sur la mondialisation des idées* (Paris : Seuil, 2009, 257). Il est aussi intéressant de remarquer qu'à partir des années 1990, il existe même un engouement d'intellectuels chinois pour des philosophes comme Carl Schmitt et Leo Strauss, au détriment des philosophes des Lumières et ceux de la génération postmoderne. Voir Kai Marchal et Carl K. Y. Shaw, (dir.), *Carl Schmitt and Leo Strauss in the Chinese-speaking world: reorienting the political* (Lanham: Lexington Books, 2016).

traduction doit permettre la rencontre de mondes différents, mais avec distanciation, et ni l'orientalisme ni l'occidentalisme ne favoriseraient cette rencontre.

Pendant que Eileen Chang subit des pressions idéologiques aux États-Unis, sur l'autre rive du Pacifique, un certain nombre de ses confrères chinois sont même privés de liberté personnelle en ces temps d'hostilité à la fois entre la Chine maoïste et l'Occident, et entre la Chine et le camp soviétique. Or, les hostilités ont fait naître une urgence de traduire des textes étrangers dans l'objectif de « mieux connaître l'ennemi afin de le combattre plus efficacement ». L'article « Traduire pour être libre : une étude sur la traduction des 'livres à diffusion interne' dans la Chine des années 1960 » de Florence Xiangyun Zhang révèle des expériences inédites de traducteurs qui sont rassemblés dans des conditions difficiles par les services d'État dédiés aux luttes idéologiques, pour effectuer des traductions collectives destinées à un public restreint. Ici, une prise de distance, un rejet, et même un dégoût envers l'original doivent être affichés dans les premières pages sous forme d'une préface. Cependant l'article montre que cette préface, en tant que paratonnerre, protège la conscience libre du traducteur et rend possible une circulation clandestine des idées.

« On s'engage pour être libre », dit Merleau-Ponty au sujet de l'engagement de la revue *Les Temps modernes*<sup>22</sup>. Pour ces traducteurs chinois des années 1960, la traduction les détache de ténèbres du totalitarisme et les relie à la liberté et à la vérité. C'est aussi l'aspiration de la traduction sur l'histoire orale à l'époque du communisme roumain. Dans son article « Giving the Past a Voice: Oral History on Romanian Communism in Translation », Diana Painca se penche sur la traduction d'une série d'interviews d'histoire orale sur cette période. Depuis l'effondrement du bloc soviétique, des historiens mènent des recherches sur les témoignages oraux des groupes et individus marginalisés ou exclus de l'histoire officielle et reconstituent ainsi une autre facette de l'histoire de la Roumanie communiste. Traduire ces voix spontanées, hésitantes, parfois confuses ou embrouillées, c'est chercher la vérité dans les récits de vie particuliers. Ce qui pose d'évidents problèmes de forme, dans une logique qui a été, dans la sphère francophone, explorée en particulier par Antoine Berman. Pour l'auteure, l'engagement de cette traduction est de placer les témoins de l'histoire au-devant de la scène et d'affirmer le rôle de l'individu dans le cours de l'histoire.

La scène théâtrale constitue également un champ d'action qui intéresse le traducteur. L'exemple d'une pièce de Camus est frappant dans l'article d'Arezou Davdar « Le traducteur et l'engagement socio-politique : le cas de *Caligula* d'Albert Camus en Iran », puisque cette œuvre a fait objet de cinq traductions en Iran, ainsi que de très nombreuses rééditions après la Révolution islamique de 1979. En analysant deux traductions d'un même traducteur à l'intervalle de trente ans, l'auteure met l'accent sur des aménagements ostentatoires de certaines expressions camusiennes, effectuées par le traducteur Nadjafi à l'époque de la révolution, et que lui-même effacera dans sa retraduction de 2013. Appuyée sur la comparaison de contextes socio-politiques des deux traductions, l'étude remarque que l'engagement politique du traducteur est en étroite interaction avec l'évolution de la société. Lorsque l'enthousiasme de la période révolutionnaire disparaît, c'est le retour aux formulations du texte initial qui s'impose, afin de rétablir une certaine vérité sur la pièce de Camus.

---

<sup>22</sup> "On est libre pour s'engager, mais on s'engage pour être libre. " <https://www.franceculture.fr/2016-01-21-libre-pour-s-engager-engage-pour-etre-libre-a-voix-nue-maurice-merleau-ponty-25>

Depuis la Grèce antique, la scène théâtrale est un des lieux par excellence où se réfléchit le jeu du politique. Aussi n'est-il pas étonnant que cette publication comporte une autre contribution liée à cette forme d'expression. Une autre pièce, *A View from the Bridge*, d'Arthur Miller, est en effet étudiée dans sa traduction non publiée de Daniel Loayza pour la mise en scène d'Ivo van Hove à l'Odéon Théâtre de l'Europe. Dans son article « La retraduction théâtrale : un geste politique ? Analyse contrastive des traductions en français de *A View from the Bridge* d'Arthur Miller », Francesca Bisiani observe la traduction de 2015 en regard de celle publiée en 1959 et décèle des approches bien différentes. Elle constate non seulement une disparition de couleurs socio-locales (immigrés italiens à New York) dans la version récente, mais aussi l'absence de toute didascalie, ajoutant de l'ambiguïté à plusieurs scènes cruciales. Selon l'auteure, qui a effectué des entretiens avec le nouveau traducteur, l'intention de celui-ci est d'interroger la responsabilité collective au lieu de cibler la culpabilité individuelle comme l'avait fait la version de 1959. Doublement performative, cette retraduction permet une nouvelle mise en scène de la pièce de Miller, et délocalise une anecdote singulière dans un cadre universel. Ici, le traducteur, avec le metteur en scène, en exaltant l'équivocité, se lance dans un débat contre la certitude et le jugement : de la traduction comme prolongement et outil...

À ce stade, nous avons compris qu'il existe une dimension politique de la traduction. Mais il y a aussi une dimension *géopolitique*, qui va valoriser certaines sphères, certaines aires, et peut-être en minorer d'autres. Jusqu'à récemment, cet état de minorité était souvent le lot de l'Afrique. C'est en train de changer, et il faut s'en réjouir. On peut ici citer la thèse soutenue en 2018 par Emmanuel Kobena Kuto<sup>23</sup>, et qui prône le développement de la traduction vers les langues africaines comme moyen privilégié de remédier au sous-développement de ce continent. C'est une veine analogue qu'explore ici Alice Chaudemanche. Placer la langue wolof sur la scène par la traduction de la littérature mondiale, c'est en effet le projet de l'anthologie de l'intellectuel sénégalais Pathé Diagne, à laquelle elle consacre son article. Dans les années 1970, cet auteur s'engage dans un mouvement africophone et entreprend de constituer un corpus littéraire en wolof. En sélectionnant des textes d'autres pays d'Afrique et d'autres continents, en traduisant de la littérature africaine francophone, et en mettant en avant la poésie écrite en wolof, l'anthologie établit un rapport d'égalité entre cette langue et les autres, décentre le champ incliné de la « république mondiale des lettres ». Comme le montre Alice Chaudemanche, « *L'Anthologie wolof de littérature* de Pathé Diagne : la traduction comme engagement politique et poétique », le projet, hélas avorté, de cet anthologue fait partie d'un engagement plus global en faveur de l'indépendance culturelle de pays africains, s'inscrivant dans la recherche d'un nouvel universel pensé à partir de la pluralité.

La pluralité, c'est encore rendre saillantes les particularités du texte à traduire, et affirmer les identités différentes de langues. Il s'agit alors de l'emploi du taiwanais pour traduire le *Black English* analysé dans l'article de Hung Shiau-Ting, « Tumultes de l'absence – La traduction à Taiwan de *The Bluest Eye* de Toni Morrison par Chen-Chen Tseng ». Si le roman de Toni Morrison s'inscrit dans le mouvement d'émancipation des Noirs américains, la traductrice veut soulever, à travers sa traduction, la question de la légitimité de langues non-officielles, en mélangeant différents systèmes d'écriture et de transcription afin d'utiliser des expressions du taiwanais dans un ensemble en langue écrite officielle (le

---

<sup>23</sup> *Institutional Translation, Ethnolinguistic Fragmentation and the Formation of Hybrid Identities. A Multidisciplinary Study of Regional Integration in Africa and the European Union*, sous la direction de Nicolas Froeliger, Université Paris Diderot, janvier 2018.



chinois mandarin). De ce fait, comme Pathé Diagne pour le wolof, Tseng s'engage dans une résistance à l'hégémonie culturelle d'un standard, et rejoint ainsi le combat contre l'exclusion.

L'article suivant nous invite alors à observer une pluralité de traductions en langue chinoise, parues en espace de deux ans, d'un même roman de Marguerite Duras. Dans « Stratégies traductives et engagement politique dans les années 1980 en Chine – A propos de quatre versions chinoises de *L'Amant* de Marguerite Duras », Wang Zhuya remarque que la langue littéraire singulière de Duras donne raison à des approches diverses de quatre traducteurs, à une période où la Chine est quelque peu libérée de l'uniformité totalisante. Les qualifiant de « standardisante », de « classiciste », de « littéraliste » et de « moderniste », l'auteure met l'accent sur la tentative « moderniste » du traducteur Wang Daoqian, pour qui le roman de Duras fournit l'occasion d'une exploration formelle pour renouveler le langage littéraire. L'engagement est donc dans la transgression des normes visibles et invisibles et dans la création d'une poétique subjective et individuelle.

Nous sommes alors au cœur du questionnement sur le multilinguisme et la domination de certaines langues sur les autres. Au fond, c'est justement la démocratie qui est en jeu. S'écartant du monde littéraire et de l'édition, l'étude d'Aurélien Talbot, Camille Biros et Caroline Rossi, intitulée « Politique du multilinguisme et traduction : de la 'langue mondiale' à la 'langue translative mondiale' » expose ainsi la situation des traductions dans le cadre des organisations internationales, où règne de plus en plus une tendance uniformisante, et où surgit petit à petit un problème de « brouillard linguistique ». À travers quelques exemples concrets, les auteurs remarquent que non seulement le *globish*, mais aussi une manière de traduire normative (la *langue translative*), sont en train de produire des conséquences néfastes pour le multilinguisme, menaçant le multilatéralisme politique. Pour ces auteurs, l'engagement du traducteur est de résister aux tendances, et, pour reprendre une fois encore une formule de Barbara Cassin, de « compliquer l'universel<sup>24</sup> ».

Mais le combat pour la légitimité des langues dans la pluralité est en réalité associé à celui pour la légitimité de la profession. Restant dans le domaine de traduction pragmatique, Nicolas Froeliger pose une question très actuelle : celle de la professionnalisation. Si l'engagement est une responsabilité, il est crucial de savoir qui peut la prendre. Dans son article qui clos ce volume, « Attester : différents modes d'organisation possibles pour la profession de traducteurs », il examine les pratiques en Europe et en Amérique du Nord en matière de régulation et de réglementation, y compris en exhumant des tentatives d'organisation aujourd'hui oubliées, pour tirer des enseignements de leur échec. Défendre la place de la traduction dans la société, c'est en effet garantir la place de l'humain dans un avenir où les ordinateurs prennent davantage d'importance ; renforcer la profession de traducteurs, c'est l'engagement politique de nous tous.

Au final, la question de la traduction comme engagement politique possède ainsi mille facettes, dans différents domaines d'activité, à différentes périodes et sur différentes zones géographiques, avec différents points d'entrée : sociétal, littéraire, culturel – et souvent les trois ensemble. Ces contributions mettent en valeur des notions telles que le courage, les dilemmes éthiques, la capacité de résistance, voire de rébellion, et en tout cas l'expression d'un désaccord ou d'une négociation, la plupart du temps entre un individu – le traducteur ou la traductrice – et un phénomène collectif : l'État, la censure, la Doxa... Contre ceux

---

<sup>24</sup> Barbara Cassin, *Éloge de la traduction – Compliquer l'universel* (Paris : Fayard, coll. « Ouverture », 2016).

pour qui traduction rime avec perte ou avec entropie<sup>25</sup>, nous sommes ici dans un régime de valeur ajoutée : on traduit pour enrichir l'expérience humaine, et le simple fait qu'il existe une traduction apporte un accroissement<sup>26</sup>. C'est tout le contraire de ce que les temps jadis considéraient comme la vertu et la posture cardinales de la traduction et des traducteurs, à savoir la fidélité et la servilité : que de progrès parcourus depuis le temps où une phrase comme « Traduire, c'est faire profession d'obéissance et de respect »<sup>27</sup> sonnait comme une évidence...

Non, décidément, nous n'en sommes plus là – même si beaucoup de traducteurs et de traductologues continuent de raisonner à partir d'un tel schéma :

- d'une part, la traduction est de plus en plus souvent envisagée non plus comme une opération linguistique ou relevant de la littérature comparée (à ce sujet voir par exemple Venuti, 2019<sup>28</sup>), mais comme un phénomène d'abord culturel, que ce phénomène conduise à faire violence à la langue d'arrivée pour mieux mettre en valeur le respect éthique de la différence intrinsèque à l'original (dans le sillage de Berman ou Meschonnic), ou, à l'inverse, à tout axer sur la fonction que doit remplir le texte d'arrivée dans le contexte de réception (comme chez Vermeer, en particulier) ;
- d'autre part, la place de la traduction à la fois dans le fonctionnement de l'économie et dans la société tout entière a considérablement évolué, tout en mobilisant des compétences techniques de plus en plus poussées, conduisant par là-même à renforcer le rôle des formations professionnalisantes et celui de la profession tout entière.

Bref, et malgré certains fantasmes liés aux progrès, certes bien réels, de la traduction automatique, notamment depuis 2016 avec l'avènement de la traduction automatique par réseaux de neurones, ou traduction neuronale, les traducteurs ne sont plus invisibles<sup>29</sup>, et deviennent de plus en plus indispensables. Leur champ d'exercice, même s'il est traversé, comme beaucoup d'autres, par de profondes mutations, s'affirme bel et bien en tant que profession<sup>30</sup> – et non plus comme une simple activité. Et ces deux phénomènes doivent être pensés ensemble, car ils sont les deux faces d'une même médaille. On commet donc une lourde erreur en voulant séparer la traduction comme activité culturelle et comme

---

<sup>25</sup> Ainsi Masson : « Prose ou poésie, il n'est pas de traduction qui ne doive se résigner à une perte et se construire à partir de cette perte » (Jean-Yves Masson, « Entretien sur la traduction de la poésie italienne en France », *Prétexte*, n° 14-15, été-automne 1997 : 88-92/1997 : 88) ; Ladmiral : « Concrètement, la question posée est : dans ma traduction, 'qu'est-ce que j'accepte de perdre' ? » (Jean-René Ladmiral, *Sourcier ou cibliste – Les profondeurs de la traduction*, Paris : Les Belles Lettres, collection « Traductologiques », 2014 : 81) ou, sur un ton plus ironique, Dezsö Kosztolányi, *Le Traducteur kleptomane*, trad. du hongrois par Adám Peter et Maurice Regnaut (Paris : Viviane Hamy, 1994).

<sup>26</sup> Voir aussi à ce sujet le *Forum traduire l'Europe*, 2019. Pour un bref résumé, voir la page <http://cdt.europa.eu/fr/news/points-cles-du-forum-traduire-leurope-2019> (consultée le 24 mars 2020). Pour plus de détails DGT (Direction générale de la traduction/Commission européenne), 2019, *Forum Traduire l'Europe/ Translating Europe Forum – Translation all Around Us*, 2019, interventions disponibles, en vidéo, à l'adresse suivante :

<https://www.youtube.com/playlist?list=PLLqIRaiVCGCSWX9VcG94D0q3hFA5tqQlJ>

<sup>27</sup> Aline Schulman, « Don Quichotte en français aujourd'hui », in Jacques Ancet (dir.), *Neuvièmes Assises de la traduction littéraire* (Arles : Actes Sud, 1993 : 115).

<sup>28</sup> Lawrence Venuti, *Contra Instrumentalism – A Translation Polemic* (Lincoln: University of Nebraska Press, collection « Provocations », 2019).

<sup>29</sup> Voir Lawrence Venuti, *The Translator's Invisibility – A History of Translation* (London: Routledge, 1995).

<sup>30</sup> Voir par exemple Daniel Gouadec, *Profession traducteur* (Paris : La Maison du dictionnaire, 2005).

opération de communication. Car si la traduction possède, c'est un des enseignements de cet ouvrage, une fonction émancipatrice, il ne faut pas non plus ignorer la nécessaire émancipation des traducteurs et de la traduction elle-même dans la circulation des idées, des personnes et, oui, des marchandises à l'échelle mondiale. Peut-être y-a-t-il donc lieu de moduler la minoration du rôle de la traduction comme opération de communication suggérée par Meschonnic dans la citation qui ouvre cette introduction. Cela contribuera à tempérer le risque de voir ainsi la traductologie dériver vers ce que l'on nomme en anglais les *studies*, et dont le modèle dominant se trouve dans les *cultural studies*. Elle est affaire de culture et de langue et de communication, et non outil de l'une contre l'autre : il faut dépasser les querelles de chapelles pour parvenir à marcher sur ses deux jambes. C'est donc la traduction dans toutes ses acceptions qu'il importe de faire sortir de son état de minorité : il y a aussi un engagement politique. S'il n'y avait qu'un enseignement à tirer des treize articles qui constituent cet ouvrage, ce serait celui-là.